Document généré le 25 avr. 2024 07:12

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Non, rien de rien!...

Jean Obélix Lefebvre

Numéro 10, automne 1983

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21345ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lefebvre, J. O. (1983). Non, rien de rien!.... *Nuit blanche*, (10), 70–71.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par Obélix

NON, RIEN DE RIEN !...

Non, on n'a vraiment rien compris à la bande dessinée si on se contente de l'aborder du simple point de vue du gag, du raccourci graphique ou de l'enflure redondante. Cette façon de réduire l'ensemble d'un médium à l'une de ses parties — même si elle entraînait l'adhésion de tous les Comités de parents, de l'Archevêque et de tous ses diacres, de même de tous ces bedeaux badauds qui veulent bien jeter un coup d'oeil sur la chose, histoire de ne pas se sentir trop dépassés — cette manière donc ramène le phénomène tout à fait normal de l'évolution d'une écriture, d'un langage, à ses balbutiements, pour n'aller pas plus loin, un peu comme ceux-là qui, analphabètes, ne s'arrêtent qu'aux enluminures des missels.

Voilà certainement où vous vous arrêtez toujours, au clinquant, au tape-à-l'oeil, au facile, pour autant que vous sauviez vos apparences de culture ou de dévotions. Vous iriez jusqu'à refuser un travail sérieux d'introspection ou même de sociologie ou de psychologie, s'il ne vous était livré dans vos mêmes éternelles boîtes à pizza classiques. Imaginez si le génie qui aurait tout compris des problématiques de ce siècle vous livrait sa pensée sous forme illustrative... Vous n'en reviendriez pas!

Le sérieux, vous l'attendez toujours de vos même cénacles, de vos littératures sérieuses auxquelles vous n'entendez rien. Vous êtes des rieurs. Comme au cinéma, vous réclamez la détente avant tout, le contenant plutôt que le contenu, l'imbécilité rieuse.

Pour ma part, je vous l'ai déjà laissé le deviner, je continue mes lectures sans plus vous attendre, obsédé par la non-parution de la *Horde*, à la recherche d'autres chefs-d'œuvre entiers et possiblement marqués du sceau d'un caractère. Parmi ces chefs-d'œuvre que je recherche, il y a aussi des petits bonshommes et aussi des personnages inventés plus vrais que vrais, des climats sordides et des aventures fantastiques. L'imaginaire de ces imagiers s'inscrit sur des pages et des pages, plus précisément que n'ont su le faire Balzac, Zola, Barthes ou Robbe-Grillet. Et je sursaute à chaque fois que je me heurte à une faute, qu'elle soit graphique ou syntaxique...

Mais qu'ai-je lu au fait qui me donne tant d'animosité?

Moïse, Michel Faure, collection Mythologie, Éditions Glénat. ■■■

Il ne reste plus aux éditions Glénat qu'à enfreindre enfin les normes du format classique. Il y a là actuellement la plus belle brochette de dessinateurs qui se puisse imaginer. Quand je pense qu'il y a quelques années, on n'aurait pas donné un quart de cent pour un album de cette collection!

Michel Faure nous ravit et nous frustre. Enchantés par le ton et l'image, nous trouvons le récit trop court. Vivement qu'on lui passe la commande de nous réinventer toute la mythologie judéo-chrétienne. Ça nous fera un album substantiel, et nous promettons tous de devenir, sans faute, monothéistes.

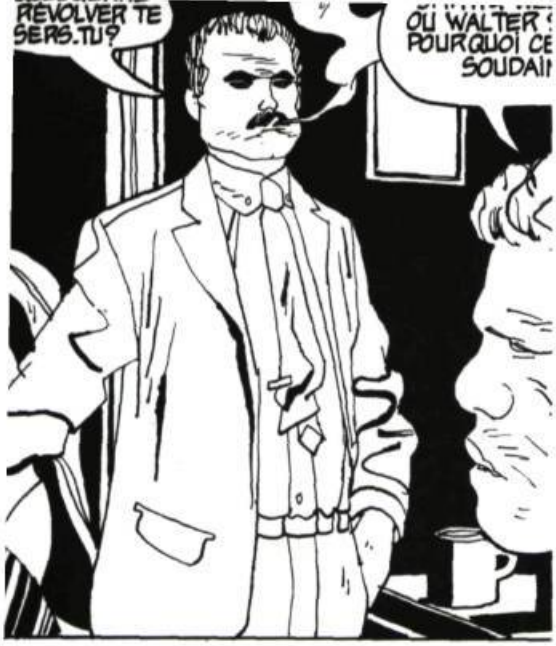
Pour l'humour de l'art, Quino, Éditions Glénat. ■

Certains digèrent Mafalda, moi pas. Je me rattrape sur l'autre versant de Quino que je place au Panthéon, aux côtés de Topor et Sempé. Ceux-là savent, en quelques images esseulées (même pas un véritable récit), faire vibrer les ressorts d'un humour rose et noir qui est rien moins que drôle. Ce doit être un vieux fond misanthropique qui me fait les sucer et resucer comme des bonbons acidulés.

Et je ne laisse pourtant jamais mon numéro de téléphone dans les toilettes publiques. Je les raterais peut-être, s'ils passaient par là...

Alack Sinner, flic ou privé, Munoz et Sampayo, les romans À Suivre..., Casterman. ■■

On ne rit plus!... Voilà l'une des démonstrations de ce que je vous soulignais plus haut. La bande dessinée, d'une histoire inventée, fait vivre des personnages plus vrais que vrais. Admettons qu'au tout début, le personnage d'Alack Sinner devait bien un peu de sa substance à Philip Marlowe, mais il existe maintenant totalement par lui-même, et *Flic ou Privé*, un grand roman expressionniste, nous raconte sa genèse. Comme quoi, dans la vie, les personnages de la bande dessinée, pas plus que nous, ne font des choix délibérés. Leurs créateurs les poussent un peu... et avec quel sadisme!... Les grands créateurs d'aujourd'hui se comportent comme des dieux de l'Olympe...



Le mercenaire, La Formule, V. Segrelles, Éditions Glénat.

Imaginez un Conan un peu moins bêtasse, européanisé... Le héros de Segrelles est un mercenaire au grand coeur et n'a réellement pas de chance avec ses employeurs, qui sont tous des charognards. Heureusement, il se reprend bien avec les filles.

Dans la même lignée que Jéronaton, Segrelles plaît surtout par la minutie de ses tableaux gouachés, hyperréalistes avec une légère touche d'onirisme. C'est de la science-fiction du style *Space Opera* et pourtant ça évite de tomber dans la fadaise.

Chez ces deux derniers dessinateurs, il serait intéressant de noter une influence très nette de Gir-Moëbius, ce qui ne leur nuira certainement pas.

Mais qu'est-ce qui pouvait bien me mettre en rogne et faire que je passe sur vous, qui le méritez pourtant bien, mes humeurs? Probablement la parution d'un album qui n'est que ruine de l'esprit et qui fait que je me dois de reconsidérer mon vote à l'Académie. La prochaine fois, je voterai plutôt pour Charles Trenet qui lui, au moins, ne s'est jamais trahi...

Le concombre contre le grand patatoseur, Nikita Mandryka, Éditions Dargaud.

Voilà l'objet de ma hargne! Dès que j'ai su qu'il y avait un nouveau Concombre, je me suis précipité chez ma libraire et, sans tarder, j'ai cherché au coin où se mélangeait bien l'ombre et la lumière pour dévorer une nourriture substantielle. Or, ce qui pourrait à la rigueur passer pour un honnête Gaboury, s'avéra, pour moi, la plus grande des déceptions et, pis, la plus grande des trahisons. Le maître parmi les maîtres s'était déconsidéré en n'écrivant plus que pour la jeunesse attardée.

Envolée, la magie sémiologique de la Horde! Il ne restait plus qu'un personnage graphique abusif, le concombre masqué, attardé à chanter n'importe quoi comme un chansonnier qui n'a plus rien à dire. Sous sa plus belle jaquette, l'histoire la moins bien troussée de la saison... Je me désabonne. ●